

R : regarder

On est tout regard. Le monde est plein d'images, qu'il faut observer avec soin car elles expliquent son mystère. Les différents types d'épées, l'apparence des casques, comment s'attachent les cnémides, qu'est-ce qu'une cotte de mailles, un colt, à quoi ressemblent les éperons, derrière ces questions partielles on sent confusément qu'une seule grande question se déploie, dont on appréhende mal la forme mais dont on sait qu'elle mettrait fin à toutes les questions possibles. C'est pourquoi on dévore des yeux les images susceptibles d'apporter des réponses, où qu'on les trouve, dans *Spirou*, *Lancelot*, *Kit Carson* mensuel, les livres, les livres d'histoire ou les vitrines des cinémas.

Le regard a son temple et il s'appelle le cinéma. Chaque chapelle a un nom propre, Rex, Vox, Lux, Pax, Capitole, Colisée, Cinéac, Cameo,

Mexico, Eldorado. Il y règne une odeur particulière, de renfermé, de poussière et de vieux velours. On y mange rituellement des choses qu'on n'aime qu'à demi, tels les Esquimaux à la fraise et les Chocorev écœurants, on s'assied au premier balcon et on attend le moment suprême.

Le moment suprême n'est pas celui où le film commence mais celui où la salle s'assombrit. Cet assombrissement est lent pour qu'on profite de ce moment. On glisse peu à peu en soi-même comme la lumière qui se retire suavement du plafond bleuté, on se quitte aussi, comme à regret, pour aller flotter là-bas, quelque part entre la surface de nos yeux et celle de l'écran, le reste de notre personne demeure enfoui derrière nous dans le velours obscur. On est pur et simple regard et on devient tout ce qu'on voit, cactus, diligence, chevaux et chevaliers, brides, licols et lames, fumée des coups de feu et des feux tout court. Pendant une heure et demie on est ainsi cactus et licol. Puis on ressort avec mal à la tête et envie de vomir (les Chocorev).

Au cinéma on ne peut rien faire d'autre que regarder, on ne *doit* même rien y faire d'autre, on paye pour ça, pour devoir faire cela et rien d'autre, regarder, c'est pour cela qu'il y fait noir. Pourtant, parfois, au cinéma, regarder est la chose à ne surtout pas faire. Ça arrive rarement pendant les films, mais pendant les présentations d'autres films, quelquefois, la mère dit ne-regarde-pas et à ce signal on enfouit sans tarder notre visage dans son giron. Pour être bien sûr de ne rien voir

on plonge dans le giron de la mère, qui, pour être sûre qu'on ne voie rien avant d'avoir eu le temps de plonger, place sa main devant nos yeux. La mère reconnaît au quart de tour les présentations qui font problème. Elle s'y connaît. Dès qu'elle voit apparaître des hommes en blouse blanche s'activant autour d'une paillasse, elle sait que le moment de nous voiler la face est venu, sa main aussitôt vient faire écran devant l'écran. On ne voit plus, on entend seulement, la musique stridente, les cris, la voix caverneuse qui profère le nom de Frankenstein, dont les sonorité en disent long déjà.

Ce qu'on ne doit pas regarder s'appelle l'horreur. On peut dire aussi l'épouvante, il y a des films qui s'y consacrent, si on en regardait ne serait-ce qu'une image celle-ci nous donnerait des cauchemars, on serait tellement épouvanté, si horrifié, qu'il vaut mieux pas. L'horreur ne se rencontre pas qu'au Caméo, on la trouve aussi dans le Larousse médical. C'est pourquoi on ne doit pas le regarder non plus, quand la mère l'ouvre pour y chercher un renseignement elle nous ordonne de nous éloigner d'un bon mètre, on a à peine le loisir d'entrevoir les planches en couleurs et les photos d'êtres étranges. Car il existe beaucoup de choses dans le monde qu'il vaut mieux ne pas avoir vues. L'horreur et l'épouvante sont partout, le monde regardable est entouré d'un vaste abîme, où il est préférable de ne pas jeter les yeux si on ne veut pas se coller des cauchemars. On a intérêt à garder les yeux fixés sur le monde où on est sans laisser son regard glisser vers la droite ou la gauche, où il pourrait tomber sur des images pleines d'effroi,

comme celle, par exemple, de la petite anormale. Ses cris l'annoncent, on la voit arriver de loin, tordue dans une pose étrange, accrochée au bras de sa mère. Ne-la-regarde-pas, dit la nôtre. On obtempère, on avance l'œil rivé droit devant soi, tandis qu'à notre gauche ou à notre droite la mère de l'anormale passe avec l'anormale à son bras, en train de se tortiller et de beugler à vous crever le tympan. Mais on ne la regarde pas se tortiller, par politesse pour sa mère. Ce qui n'empêche pas qu'on la voie quand même, qu'on l'a vue, au moins de loin et avant d'avoir réalisé que c'était elle, notre mère ne peut pas nous coller la main devant les yeux par politesse pour la sienne dès qu'elle aperçoit l'anormale, montrer qu'on ne veut pas la voir, même par politesse, serait impoli. Mais si le souci des convenances n'arrêtait pas notre mère, elle nous voilerait volontiers les yeux, et on la comprend, quand on prend en pleine poire, malgré soi, le spectacle de la petite anormale surgie inopinément du coin de la rue, corps tordu plein d'angles bizarres, visage complètement dérangé, sans symétrie. Rien n'est en place chez l'anormale, tout est sens dessus dessous, un vrai rébus, bavant, fulminant, plein de cris. Dire que soi aussi on aurait pu être un pareil rébus.

Ou un rébus encore pire. Car où l'horreur et l'épouvante prennent-elles fin, c'est la question. Quelle serait la pire de toutes les images. L'image de Frankenstein, qu'on n'a pas vue du tout, est pire, c'est clair, que celle de l'anormale, qu'on a vue l'espace d'un éclair et qui donne l'idée, l'avant-goût, l'esquisse encore faible de ce que l'horreur

pourrait être à son apogée le plus brut. Seul, à part soi, on essaie souvent de susciter avec des mots l'image d'un tel apogée. On teste des formules, intestins qui s'écoulent, corps roués, membres sectionnés, geysers-de-sang. Mais derrière la pauvre vision d'intestins roses et de roues de fête foraine née de nos mots, on sent bien qu'autre chose gît.

On a beau dire intestins-qui-s'écoulent, ça ne résume pas l'essence d'un pareil écoulement. Le nom de Frankenstein n'épuise pas Frankenstein. Son histoire non plus. La mère n'est pas avare d'histoires, elle ne veut pas qu'on voie la tête de Frankenstein mais elle veut bien nous raconter ses aventures, d'un bout à l'autre. En matière d'horreur, la mère en sait un bout. Et elle n'est pas avare de mots, créature, monstre, chambre de tortures, chambre à gaz, elle ne rechigne pas à tout expliquer dans les détails. On ressasse longuement, à part soi, ces détails, on se répète la moindre formule comme si elle était magique, mais rien ne surgit dont on pourrait se remplir les yeux une fois pour toutes et n'en parlons plus, horrifié un bon coup, tranquille, ferme, calé dans l'horreur absolue et puis voilà.

Cela dit, la mère n'est pas toujours avare d'images non plus. Non seulement elle prodigue volontiers les histoires, mais quand il s'agit de l'Histoire elle juge pédagogique l'usage de l'image. Il y a des choses devant lesquelles on ne doit pas se voiler la face, ni mettre la tête sous le tapis en se cachant derrière son doigt. Pour le vingtième

anniversaire de la libération des camps une exposition est organisée, on va la voir. Les images qui couvrent les quatre murs de la salle semblent exposées dans le cadre du concours de la Pire Image, pour ce qui est des cauchemars, on en aura pendant un certain temps. Sans préjudice des insomnies. Pendant bien des nuits, on restera les yeux écarquillés dans le noir tandis que les images vues sur les quatre murs tourneront autour de nous, glissant l'une sous l'autre sans que rien paraisse devoir venir arrêter leur lente spirale. Quelle image mettrait fin à cette spirale, bouclerait l'horreur résumée en elle comme en son point culminant, ouf, c'est fini, nous y voilà, le voyage est achevé, le pire est advenu, dans un seul pur bloc d'épouvante. Aucune image horrible ne vient mettre l'horreur à son comble, derrière chacune s'en dissimule une autre, et toutes sont autant de voiles déroband toujours plus épouvantable qu'elles ne montrent. Pourquoi ne baisse-t-on jamais la tête pour passer sous la main de la mère. Pourquoi plonge-t-on dans son giron. Par peur de voir l'horreur ou par peur de *ne pas* voir l'horreur. Est-ce qu'on a peur d'être épouvanté, ou de devoir cesser de croire qu'une image contient et borne l'épouvante entière dans ses seuls bords, qu'on peut compter là-dessus, être tranquille, qu'elle est là, derrière le giron de la mère, rayonnant de ses feux les plus noirs. Dans le noir de l'insomnie, on se demande si l'horreur, après tout, ne serait pas sans fin. Auquel cas, on s'en rend bien compte, adieu la tranquillité.

Pierre Ahnne